

Portrait de Thierry Michel

Des mines aux prisons, du Brésil à l'Afrique, le belge Thierry Michel dénonce les détresses du monde, mêlant fiction et réalité.

Au nom des opprimés

Réflexe d'explorateur professionnel ? Amour de la patrie wallonne chevillé à l'âme ? Thierry Michel, avant toute chose, fait méthodiquement au visiteur venu d'ailleurs les honneurs de sa bonne ville de Liège. Puis, en homme organisé, passions et impatiences disciplinées sous un collier de barbe sage, il commence par le commencement son autobiographie.

Dans son enfance, à Charleroi, autre haut lieu de l'identité francophone, on trouve un grand-père ingénieur des Mines, deux pieds plantés au fond du « pays noir » ; et un grand-père chef d'orchestre, qui dirigea, à l'occasion, les musiciens du Trianon, le plus beau cinéma de la ville.

Dans son adolescence, au sortir du collège des jésuites, il y eut un appareil photo et un vélo qui lui firent tous deux découvrir les lumières et les visages de sa terre ouvrière, entre l'acier et le charbon.

« Ma complicité avec ceux que je filme me permet de délivrer leur message. »



Puis l'Institut des arts de la diffusion, à Bruxelles, qui, dans les derniers bruissements de 68, ouvrit sa porte à ce cinéphile de 16 ans. Irrémédiablement converti par Fellini (*La Strada*), Bresson (*Un condamné à mort s'est échappé*), et les enfants du pays, Henri Storck (*Borinage*) et André Delvaux (*L'Homme au crâne rasé*), il désertera pourtant, l'espace d'un an, l'apprentissage de la caméra, poussé par les « engrenages militants et lyriques de l'époque » à « s'établir » en usine.

A l'aube des années 70, suivant la « très forte tradition syndicale et sociale-démocrate wallonne », une nouvelle génération se lance dans la réalisation documentaire, créant de minuscules structures de production qui survivent fiévreusement aux portes d'une RTBF (la télé francophone) bienveillante. Thierry Michel est au premier rang. Au bassin minier de son enfance, il consacre, en 1975, *Pays noir, pays rouge* ; puis, à la classe ouvrière, *Chronique des saisons d'acier* (1980), portraits juxtaposés de cinq sidérurgistes liégeois dévorés par l'usine. « Quatre, cinq personnages, c'est bien. Cela permet de s'identifier à l'un, puis à l'autre. J'ai gardé cette façon de m'appuyer sur des individus, dont je deviens très proche, pour approcher une réalité. »

Comme les cinq taulards d'*Hôtel particulier* (1980) qui, tour à tour, disent et miment pour une caméra complice les douleurs de l'enfermement. Comme les grévistes d'*Hiver 60* (1982), une fiction cette fois, avec Philippe Léotard. Comme les bouleversants *Gosses de Rio* (1990), qui ont entraîné leur ami dans le pauvre royaume de la rue brésilienne. Comme Eunice, Mario, ou Israel, les combattants de la favela d'*A fleur de terre*, tourné la même année. Comme Aubert Mukendi le conteur, ou George le mendiant handicapé de Kinshasa, qui dessinent de leur pays un si juste portrait. Autant de visages aimés qui peuplent la « réalité sublimée » par la caméra de Thierry Michel.

« Je ne crois pas que la frontière soit si grande entre documentaire et fiction. Ma très grande complicité avec ceux

que je filme me permet de leur offrir un vrai rôle, le leur : de délivrer leur message, leur vérité, en respectant toujours leur libre arbitre. Je crois que mes documentaires ont fait changer ceux qui en étaient les héros, et m'ont fait changer moi aussi. » Le Thierry Michel d'hier est devenu « moins misérabiliste, plus capable d'humour et de distance, mais aussi d'émerveillement devant la force de la vie. La découverte du Brésil et de l'Afrique y sont pour quelque chose. »

Il tourne toujours plus intensément, notoriété et insatiable curiosité aidant. Cette année, en Belgique, pour la RTBF (*La Grâce perdue d'Alain Van der Biest*, sur un scandale politico-policière) : au Zaïre, encore, où il a désormais « ses réseaux », même si son premier film a « très fort mécontenté le pouvoir » ; et peut-être bientôt dans une cité de Saint-Denis, pour Canal +. « Je ne relâche pas, je suis impatient. Et les clés sont les mêmes, ici ou là-bas. Les distances avec l'autre s'abolissent. L'homme est le même partout, les pulsions de vie et de mort s'affrontent de façon identique. Et je n'ai pas fini de chercher. » ●

Irène Berelowitch